Hervé Cariou



J. Churchward

Un glossaire

Photo de couverture : illustration de l'auteur

La biographie



Illustration de l'auteur

James Churchward naît le 27 février 1851 à Bridestow (Devon, Angleterre) d'Henry et Matilda (née Gould) Churchward. Il complète une fratrie de quatre frères et quatre sœurs. En 1854, son père décède et la famille s'installe, à proximité, chez les parents de Matilda. Des recensements indiquent que la famille déménage à Londres en 1869 (après le décès du grand-père maternel).

Churchward quitte l'Angleterre et devient planteur de thé à… Ceylan (actuel Sri Lanka). Puis, il immigre aux États-Unis « dans les années » 1890. Dans sa biographie de Churchward, intitulée *My Friend Churchey and His Sunken Continent*, Percy Tate affirme que dès cette décennie, Churchward et le couple Le Plongeon (Augustus et sa femme) débattait sur un sujet dit « Mu ».

Aux États-Unis, Churchward brevète l'acier NCV (nickel, chrome, vanadium). Il servira à fabriquer des plaques de blindage pour des navires durant la Première Guerre mondiale. En 1914, à la suite du règlement d'un litige pour violation de brevet, Churchward se retire sur (achète ?) une propriété de 28 000 m2, au bord

du lac Wononskopomuc à Lakeville (Connecticut). Il se penche alors sur ses notes de voyage dans le Pacifique. En 1926, âgé de 75 ans, il publie *The Lost Continent of Mu: Motherland of Man*. Il argumente sur l'existence d'un continent « perdu » dans le Pacifique. Deux autres ouvrages suivront en 1931 et 1933.

La controverse



Illustration de l'auteur

Alfred Métraux (1902-1963), anthropologue, entreprit des recherches sur l'île de Pâques dans les années 1930 et publia en **1940** une monographie de l'île. Elle réfute l'hypothèse selon laquelle cette île demeurerait le vestige d'un continent englouti. Or, Churchward se contentait de dessiner un tracé entre les Fidji et cette île pour définir une « limite méridionale ».

Martin Gardner (1914-2010), journaliste et écrivain, considère que les livres de Churchward contiennent des erreurs géologiques et archéologiques. Or, Gardner commença sa carrière au sein de la rédaction d'*Humpty Dumpty*, un magazine pour… enfants de 2 à 6 ans. Ensuite, il intégra celle du *Scientific American* en proposant ces… puzzles en pliage de papier. Etc. En clair, Gardner maîtrisait autant la géologie et l'archéologie que Churchward.

Stephen Williams (1927-2017), archéologue, dans *Fantastic Archaeology* (**1991**), écrit : les « *traductions de Churchward sont scandaleuses, sa géologie, tant au niveau de la mécanique que de la datation, est absurde, et sa mauvaise*

manipulation des données archéologiques, comme dans la vallée du Mexique, est atroce » (traduction libre). On confirme que Churchward connaissait mieux les îles du Pacifique que la vallée du Mexique.

Gordon Stein (1941-1993), physiologiste et activiste, écrit dans *Encyclopedia of Hoaxes* (**1993**) que les affirmations de Churchward ne reposent sur aucun fondement scientifique. Selon lui, « *il est difficile de déterminer si Churchward croyait vraiment ce qu'il disait au sujet de Mu, ou s'il écrivait sciemment de la fiction* » (traduction libre). Or, Churchward, très âgé, publie en vrac des notes de voyage entre 1926 et 1933. Il les agrémente d'une hypothèse principale et de légendes océaniennes et amérindiennes. Enfin, il les surcharge de convictions religieuses qui énervent Stein.

Brian M. Fagan (né en 1936), anthropologue, écrivit que les preuves de Churchward se réduisaient à « *des témoignages personnels, de fausses traductions, notamment de tablettes mésoaméricaines, et des reconstitutions fallacieuses à partir de vestiges archéologiques et artistiques. Bien qu'elle ait attiré quelques adeptes, elle n'a jamais bénéficié d'un soutien scientifique ou universitaire* » (traduction libre). En fait, la communauté scientifique ou universitaire ne connaît pas les ouvrages de Churchward.

Au cours de la seconde moitié du 20e siècle, l'océanographie doutait de l'existence de continents perdus « récents ». Or, en **2017**, un groupe de géologues défraient la chronique et annonce (officiellement) la découverte d'un sous-continent englouti dans le Pacifique : « Zealandia » (*Te Riu-a-Māui* en langue Māori). Cela dit, ce plateau continental reste géographiquement éloigné de l'hypothèse de Churchward.

Enfin, on résume notre point de vue sur la prose de Churchward. Il compila ses notes de voyage à un âge (trop) avancé (entre 75 et 82 ans). Du coup, l'ensemble

reste brouillon et dénué de synthèse. Son vocabulaire n'échappe pas toujours au contexte colonial de son époque. Ensuite, il date des évènements à l'emporte-pièce car il ignore que des sociétés protohistoriques sur Terre utilisaient d'autres cycles (lunes, récoltes, etc.) pour compter les « années ». Il maîtrise la géographie des régions où il voyagea mais s'égare dans d'autres. Il bouscule des connaissances géologiques et protohistoriques de son époque (et de la nôtre). Or, au lieu de rappeler qu'il demeure un modeste traducteur de textes antiques, il s'aventure sur le terrain scientifique.

Il étudia une supposée langue morte pendant deux ans et l'appliqua pendant au moins une décennie (de voyages). Pourtant, il renonça à produire un dictionnaire simplifié. Enfin, il cite certains auteurs sur des ouï-dire (de ses proches ?). On pense notamment à l'ouvrage *Venezuela* de Leonard V. Dalton. En résumé, au crépuscule de sa vie, il transmet une information dense peu structurée.

Les Naacals



Illustration de l'auteur

Aucun auteur ne s'intéresse à la source de l'hypothèse.

Entre 1876 et 1879, le monde endura une telle famine que le nombre de morts (entre 30 et 60 millions) demeure sans équivalent. Elle toucha particulièrement l'Inde et ce, plus longuement (1883 ?). Churchward, âgé de vingt-cinq ans eu début de cette crise alimentaire, témoigne dans son ouvrage de 1926. Il participe à des secours encadrés par un « prêtre » (hindou ou bouddhiste ?) d'un temple « scolaire » (au sens anglophone et donc générique du terme).

Ce prêtre, féru d'auteurs antiques (de l'Inde) et d'archéologie, passe pour un « érudit ». « Un jour », Churchward tente de déchiffrer un bas-relief dans l'enceinte du temple. Le prêtre lui précise qu'il tente de lire une écriture éteinte. Dans la foulée, il propose à Churchward de la lui enseigner. Le jeune anglais ne se fait pas « prier ». Les « sessions » dureront tout de même deux ans.

Le prêtre soutient l'antériorité de cette langue (et de cet alphabet) sur toutes les autres. L'Inde de son époque ne compterait que trois locuteurs. Cette écriture comporterait deux niveaux de lecture : le sens apparent et le « sens caché ». Le prêtre ajoute que les locuteurs antiques se nommaient eux-mêmes les « Naacals ». Il révèle que des archives (discrètes) du temple abritent encore des « coffrets » de tablettes rédigées dans cette langue. Cela dit, la règle interdit aux prêtres d'y toucher. À ce sujet, on rappellera qu'en Inde, une « règle » interdit de toucher à des vaches sacrées.

Devant l'insistance de Churchward pendant « six mois », le prêtre cède. En fait, le jeune anglais manœuvre : on doit au moins s'assurer du bon état des tablettes. « Un soir », il trouve, dans sa « chambre », deux tablettes posées sur une étoffe. On parle de terres cuites « extrêmement poussiéreuses ». Après un nettoyage « avec le plus grand soin », la lecture de ces tablettes sidère le jeune locuteur d'une langue morte. Enfin, Churchward prétend avoir été le seul élève du prêtre pendant « sept » ans (1876-1883 ?).

Les tablettes resteront sur place. Pire : Churchward ne révélera jamais le nom du temple. Par contre, ses notes « d'étudiant » conditionneront ses voyages dans le Pacifique.

Aucun auteur ne lui accorde le bénéfice du doute. Or, l'hypothèse de Churchward repose sur une hypothétique langue morte. En clair, on trouve la langue et on trouve le reste. Nous y reviendrons.

Les Caras



Illustration de l'auteur

Churchward soutient que le terme « maya » ou « mayan » ne désigne pas une population mais l'ensemble des populations qui quittèrent un continent avant sa submersion. Qu'il divague ou pas, on ne peut comprendre les aspects linguistiques de son ouvrage sans considérer cette hypothèse.

Dans son ouvrage initial, il propose une étymologie « cara-maya » de l'alphabet… grec. Il soutient même la survivance de vocables « mayas » dans de nombreuses langues sur Terre et en particulier, dans le « candien » (Kandyan) cinghalais (Sri Lanka). On peut rappeler que Churchward opéra une plantation de thé à Ceylan.

Dans la prose de Churchward, nous comptons trente-six mots « cara-mayas » qui participent à cette supposée étymologie. Nous les comparons au dictionnaire maya yucatèque de l'ouvrage *Relación de las cosas de Yucatán* rédigé en 1566 par le moine franciscain Diego de Landa (en fait, nous utilisons la traduction de Charles Étienne Brasseur publiée en 1864).

En résumé (tableau en annexe), la moitié des mots de Churchward brillent par leur absence dans le dictionnaire de Landa. Par contre, pour le reste, Churchward s'aligne sur le travail du moine. Comme Churchward cite Landa, il ne pouvait ignorer ce dictionnaire. Dans ce cas, pourquoi « invente-t-il » des mots que le maya yucatèque ignore ?

Pour Churchward, le cara-maya préfigure le maya mésoaméricain. Dans son premier ouvrage, il évoque leurs locuteurs : les « Carians ». Dans le second, il soutient qu'ils fondèrent des cités en Amérique du Sud : une sous les ruines de Tiahuanaco (Bolivie), la légendaire Manoa de l'Eldorado, etc. Le nom de ces Carians (« blancs et blonds ») se déclinait en Karas, Garas, Caras, etc. De nos jours, à part le Caras (Caraz, Nevado Caraz) de la cordillère Blanche (Pérou), aucun toponyme ne soutient l'existence de cette population protohistorique. Pour Churchward, une chose reste « certaine » : ils ne tenaient pas en place au point de s'établir (enfin) à l'est de la… Méditerranée.

Pour revenir aux Caras, nous évoquerons la génétique des populations. Cette dernière considère (actuellement) qu'un seul haplogroupe génétique peut revendiquer une « naissance » sur le sol européen : l'I-M170. Ce dernier demeure très présent au sein de populations croates, serbes, bosniaques, etc. Leur groupe basal I2-M438 (vieux d'au moins 25 000 ans) se trouve dans des vestiges de la grotte Franchthi au Péloponnèse (Grèce). Or, en 1931, Churchward écrivait que les Caras précédèrent les… Grecs.

Dans son ouvrage *Relación Del Descubrimiento Y Conquista De Los Reinos Del Perú* (1571), en page 241, Pedro Pizarro écrivait :

> *Esta gente deste rreyno del Pirú es blanca, de color trigueño, y entre los señores y señoras heran más blancos, como españoles.*

Nous pouvons proposer la traduction suivante :

> *Les habitants de ce royaume du Pérou sont blancs, au teint hâlé, et parmi les seigneurs et les dames, ils étaient plus blancs, comme des Espagnols.*

Pizarro décrit les membres d'une aristocratie péruvienne qui partage le même teint que les Espagnols. Enfin, ils gouvernent une population dont le teint, même hâlé, ne laisse aucun doute à l'auteur. Si l'archéologie met à jour et analyse l'ADN de cette population, on peut parier que son haplogroupe défraiera la chronique.

Le temple



Illustration de l'auteur

Nous allons d'abord tenter d'identifier l'emplacement du temple où séjourna Churchward. On considère quelques indices. En 1876, ce temple est un établissement d'enseignement. Ensuite, Churchward évoque un « temple Rishi » distinct du temple où il séjournait. Cette visite s'inscrivait dans la continuité de sa formation. Enfin, un prêtre de ce temple lui indiqua la ville d'origine de sa confrérie : Ayodhya (cité antique et ville actuelle de l'Uttar Pradesh). Elle quitta cette ville suite à « une mise à sac » par des « ennemis » antiques.

Nous croisons une liste Wikipédia non exhaustive de temples hindous de l'Inde et du Sri Lanka avec les noms propres des trois ouvrages de Churchward. Le résultat reste décevant mais on retient un mot clé : Narayana. Ce personnage restait au cœur de l'enseignement complémentaire que reçut Churchward dans un « temple Rishi ». Nous obtenons une liste de noms de temple incluant ce mot clé :

- Annavaram Satya**narayana** (Andhra Pradesh)
- Kalyana Venkateswara, **Narayana**vanam (Andhra Pradesh)
- Surya**narayana**, Arasavalli (Andhra Pradesh)

- Surya**narayana** Swamy, Gollala Mamidada (Andhra Pradesh)
- Veda**narayana**, Nagalapuram (Andhra Pradesh)
- Cheluva**narayana** Swamy (Karnataka)
- Sree**narayana**puram (Kerala)
- **Narayana** Gosain (Odisha)

Ils se situent tous en Inde. Cela dit, celui du Kerala reste « proche » (un jour de navigation entre les ports de Kochi et Colombo) du Sri Lanka. Le village de Perissery abrite ce temple et compte tout de même un établissement d'enseignement secondaire. Selon la tradition locale, les Pandavas de l'épopée du Mahabharata se réfugièrent dans une « grotte » à proximité du village.

De son côté, le Sri Lanka compte (actuellement) 3909 temples hindous. Cela dit, le nom de l'un d'entre eux contient un vocable de la supposée langue morte étudiée par Churchward : le temple **Om** Sri Palayadipillayar à Meesalai (dans l'est du pays).

Dans ses ouvrages, on note une certaine « proximité » entre le planteur de thé et les Cinghalais du Sri Lanka exclusivement bouddhistes. De plus, Churchward s'intéresse beaucoup à une population originaire du supposé continent : les Nagas. Or, le terme naga participe à des noms de temples cinghalais mais aussi au nom d'une île qui abrite au moins deux temples : Nagadeepa (actuelle Nainativu). Elle se trouve au large de la péninsule de Jaffna dans la province du Nord.

Le nom de l'île réfère à ses habitants « folkloriques », les Nagas. Elle abrite aussi le temple… hindou de Nagapooshani Amman, l'un des 64 Shakti Peethas les plus importants. Ces derniers demeurent des sanctuaires et des destinations de pèlerinage importants dans le shaktisme. On parle d'une des principales confessions hindoues, dans laquelle la réalité métaphysique est considérée

métaphoriquement comme une femme. Dans ses ouvrages, Churchward souligne la place de la femme dans la supposée religion de Mu. De plus, le chiffre 64 renvoie aux supposés 64 millions d'habitants de Mu. Par contre, Churchward ne semble pas familiarisé avec la métaphysique. Il ne l'évoque qu'une seule fois dans le cadre du bouddhisme.

Comme nous cherchons encore une aiguille dans une botte de foin, la linguistique pourrait aider.

Churchward étudia pendant deux ans une supposée langue morte. Elle contenait un alphabet de 16 lettres (et de nombreuses diphtongues). Dans l'ordre d'apparition des lettres dans les ouvrages, cela donne : H, U, M, K, N, X, T, L, A. En clair, Churchward « oublie » de nous préciser sept lettres.

Il avance que le « candien » (Kandyan) cinghalais demeure relativement proche de la langue « originelle ». Nous considérerons donc l'alphabet *śuddha* de ce langage. Ses 18 consonnes se répartissent en 8 occlusives, 2 fricatives, 2 affriquées, 2 nasales, 2 liquides et 2 semi-voyelles. Churchward considère surtout les consonnes dites aphones qu'il qualifie de « hiératiques ». Par exemple, le K peut être prononcé G si le larynx vibre. Or, il ne considère que la première. Pour le *śuddha*, on résume :

- 10 consonnes : ka, ṭa, ta ou da, pa, sa ou ha, (ca) soit « tcha », ma, la, va, ṇa (une consonne rétroflexe non occlusive)
- 6 voyelles indépendantes : a, æ, i, u, e, o

On peut proposer une fusion du *śuddha* et de l'alphabet de Churchward (en gras, ses sept « oublis ») :

- ka pour K, ṭa pour T, **ta**, **pa**, sa pour H, (ca) pour X, ma pour M, la pour L, **va**, ṇa pour N
- a pour A, **æ**, **i**, u pour U, **e**, **o**

Selon Churchward, le mot le plus vénéré de cette langue restait Aum (Om). Il ne disposait pas de la traduction mais cela rendait hommage aux déités. Cela nous ramène au temple Om Sri **Palaya**dipillayar de Meesalai. *Palaya* signifie ancien, en malayalam. Cette langue, une des six « classiques » de l'Inde, rayonne à partir du… Kerala. Comme Churchward pose des ponts entre le bouddhisme et l'hindouisme, le malayalam pourrait lier un temple bouddhiste du Sri Lanka à un temple hindouiste du Kerala. À ce sujet, une formation bouddhiste sri-lankaise pourrait expliquer ses voyages au Tibet (avant ceux qu'il opéra dans des îles du Pacifique). D'ailleurs, Churchward soutient qu'il trouva des réponses à certaines questions dans des lamaseries du Cachemire et du Tibet.

L'hypothèse



Illustration de l'auteur

On résume l'hypothèse de Churchward dans sa plus simple expression : dix populations « très différentes » vivaient sur un continent (ou un assemblage de plaques continentales) dans le… Pacifique. Avant la submersion, pour cause de surpopulation puis dans l'urgence, elles migrèrent vers les autres continents.

Les Mélanésiens

On commence par une population qui résidait dans la région sud-est du supposé continent perdu. Elle migra vers la Mélanésie actuelle. Cette dernière constitue l'un des trois grands groupes « traditionnels » d'îles du Pacifique qui, ensemble, forment l'Océanie. Ce regroupement géographique, aujourd'hui contesté par des géographes, reste en usage.

Les Tamouls

On continue avec les « Tamils » (Tamouls). Les migrants optèrent dans un premier temps pour le sud de la Péninsule indienne. Ensuite, ils fondèrent des colonies sur

le territoire actuel de l'Éthiopie. Churchward soutient donc que les Tamouls et les Éthiopiens protohistoriques se confondent.

Les Caras

On enchaîne avec les Caras (ou Carians). Churchward affirme qu'à l'époque, l'Amazonie se résumait à une… mer intérieure. Ses rivages accueillirent les premiers migrants. Ensuite, des descendants bâtirent des cités le long des côtes orientales de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Une question s'impose : comment navigue-t-on entre le Pacifique et l'Amazonie ?

Il précise que ces Carians, architectes d'ouvrages « cyclopéens », creusèrent des canaux entre la côte ouest de la mer intérieure et le Pacifique. De plus, il soutient (obstinément) que la cordillère des Andes se forma ultérieurement. La géologie s'esclaffera. Cela dit, dans un demi-siècle, des géologues pourraient défrayer la chronique et rajeunir cette cordillère. Pour le reste, rien n'indique que les Carians migrèrent à l'origine depuis le Pacifique. Selon Churchward, ils excellaient dans la navigation maritime. Il affirme même qu'ils écrémèrent l'est de la… Méditerranée (bien) avant la fondation de la Grèce antique.

Zahia

On continue avec une population « sémitique ». Pour la suite, on conseille de s'accrocher. Les migrants s'installèrent dans un premier temps sur le territoire actuel du… Yucatan. Ils y fondèrent une cité qu'ils nommèrent Zahia. Churchward soutient que des vestiges subsistent à « quelques kilomètres » d'Uxmal. Puis, des descendants « marchèrent » dans les pas des Carians mais poussèrent jusqu'aux plaines du Caucase et sur le littoral sud de la mer Caspienne. Il soutient qu'une tradition égyptienne (laquelle ?) nommait leur pays caucasien : Zahia.

Officiellement, les populations sémites demeurent des natives du Croissant fertile. Or, au moins trois populations caucasiennes portent leur haplogroupe génétique : les Avars, les Chamalals et les Lezgins. Pour l'étymologie de Zahia, on considère généralement qu'il dérive d'une racine sémitique qui désigne la splendeur, la lumière, etc. On trouve aussi un terme approchant chez les Azéris du Caucase : *zahı*. Il désigne une femme qui vient de donner la vie.

Dans un rayon de quelques kilomètres autour d'Uxmal, on compte effectivement des vestiges plus discrets : Ruinas Yiba, Ruinas Mayas Ichmac, Sitio Maya Yakalmai, Zona Arqueológica de Anya, Zona Arqueológica de Xcalumkín, etc. Cela dit, un site prometteur jouxte la petite ville de Muna : El Mirador De Muna. En espagnol, *muna* se limite à une inflexion de *muñir*, emprunté au français *munir*. En cara-maya de Churchward, cela donne : *Mu*, mère ou terre mère, et *na*, nouvelle. Hasard ou nécessité ?

Les Amérindiens

Churchward s'intéresse surtout aux traditions des Pueblos et des Quichés mais soutient qu'à l'origine, les Amérindiens formaient une seule population sur le continent perdu. Selon lui, ils migrèrent vers l'Amérique au dernier moment et cela remonterait à douze mille ans, une période postérieure à la formation de la… cordillère des Andes. Cette dernière freina la migration de certains groupes vers le sud.

Les Quetzals

Originaires du « nord de Mu », leurs migrants devinrent la « première » population en Amérique du Nord. Bien plus tard, chassée par des nouveaux venus, une population se réfugia en… Scandinavie. Churchward aborde leur apparence (« blonde aux cheveux de lin »). Cela dit, leur destination plaide pour les locuteurs

de langues finno-ougriennes : Yupiks (États-Unis), Finns (Finlande), Samis ou Lapons (Suède), etc.

Pourquoi Churchward les nomme-t-il *Quetzals* ? Il les relie à Quetzalcoatl, le fameux serpent à plumes de traditions mésoaméricaines (sans parler d'un supposé héros nommé Quetzal que des traditions plus récentes fusionnèrent avec le serpent).

Les Ouïghours

Churchward affirme que la population « arienne » (les Indo-Européens) formait une seule population originelle et se nommait elle-même « Uighurs » (Ouïghours). La capitale des migrants en Asie subsiste encore sous la forme d'une énième fondation : Khara Khota (Khara-Khoto). Suite à des phénomènes géologiques, ils quittèrent l'actuel désert de Gobi (autrefois « extrêmement fertile ») pour se répandre sur le continent asiatique et ailleurs.

Les Nagas

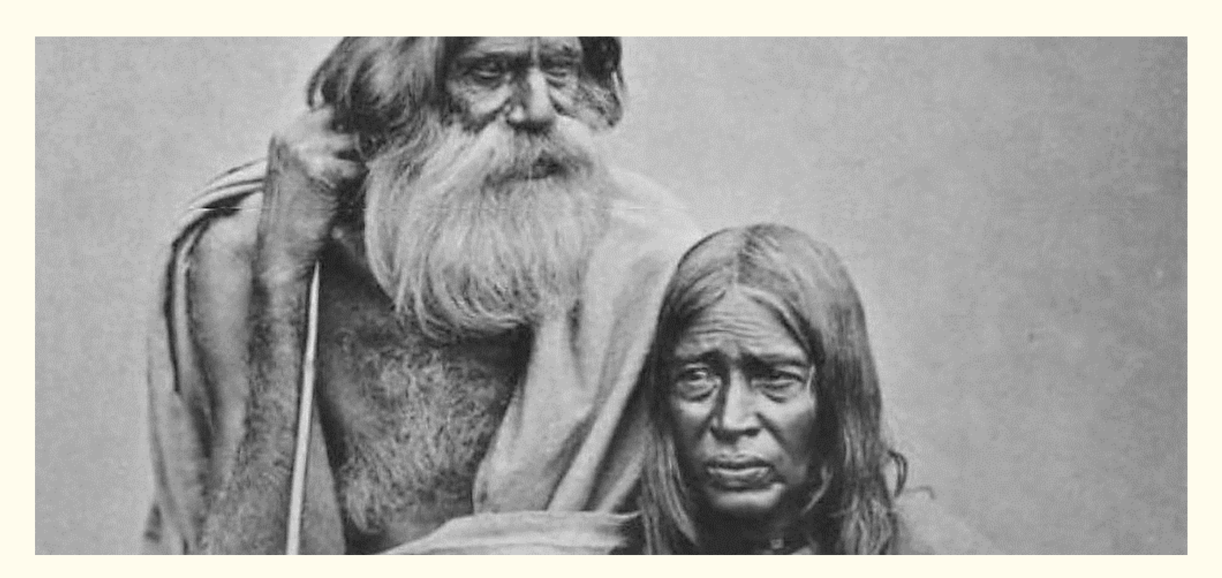
Churchward s'intéresse beaucoup à cette population, la plus régulièrement citée dans « ses » tablettes. Sur le continent perdu, leurs « sciences » préfiguraient nos sciences modernes. Churchward leur attribue un rôle civilisateur. Leurs migrants embarquèrent à « Hiranypura ». Ils débarquèrent en sol birman et adoptèrent un nouveau nom : Naga, de *na ga*, Nouvelle Terre. Une seconde vague s'établit au Deccan (Inde) et adopta un autre nom : Danava.

Selon la mythologie indienne, ce nom référait à leurs « dieux » (au couple qui les guida ?) : Kashyapa et Danu. Demi-frères des Devas et des Daityas, ils apparaissent dans de nombreux textes antiques (de l'Inde). Ils s'opposaient aux divinités hindoues. Leur représentation (statues, etc.) rappelle celle des dieux de l'Olympe.

Selon Churchward, leur capitale se trouvait sur le site actuel de Nagpour (Maharashtra). De là, des descendants reprirent la mer et fondèrent des comptoirs sur les rivages du golfe d'Aden (entre le Yémen et la Somalie actuels). Certains fondèrent également une colonie en sol égyptien : Maioo. Pour ceux qui restèrent en Inde et qui s'opposaient toujours aux divinités hindoues, les persécutions des brahmanes se multiplièrent.

Les survivants fondèrent des établissements (« monastères ») sur le versant sud de l'Himalaya. Encore contraints, ils s'établirent au Tibet. Cette opposition farouche aux divinités sema-t-elle la graine de philosophies ultérieures (bouddhisme, confucianisme, etc.) ?

Selon Churchward, une petite population de Nagas subsiste en Inde : les Toudas. Ils vivent à Ootacamound (Ooty actuel) dans le district des Nilgiris (Tamil Nadu). Les Nilgiris (« Montagnes bleues ») forment une chaîne de montagnes entre le Tamil Nadu et le Kerala. En 1873, William E. Marshall, lors de son séjour chez les Toudas, photographia ce couple.



Épilogue

Nous venons de présenter huit des dix populations originaires du supposé continent perdu. Dans le texte de Churchward, nous n'identifions pas avec certitude les deux autres populations mais les Mongols candidatent pour une des places restantes.

Dans l'annexe qui suit, nous présentons des références et des témoignages de Churchward. Nous ajoutons des synthèses sur deux thèmes récurrents dans ses trois ouvrages : l'Océanie et le… chiffre sept.

Annexe

Ses références

Angkor the magnificent: wonder city of ancient Cambodia par Candee, Helen Churchill, 1861-1949. Nouvelle publication en 2008. Éditeur : Holmes Beach, FL : DatASIA inc.

archive.org/details/angkormagnificen0000cand

Elle argumente sur la fondation du site par une population bien plus ancienne que les Khmers.

History of Egypt under the Pharaohs par Brugsch, Heinrich Karl, 1827-1894 ; Seymour, Henry Danby, 1820-1877. Traduction par Smith, Philip, 1817-1885. Publication en 1879. Éditeur : London : J. Murray.

archive.org/details/historyofegyptun01brug

Il écrit que le nom de Maioo apparait sur une liste de terres conquises par Thoutmôsis III, dans une chambre funéraire de Nubie.

 *Mystic Isles Of The South Seas* par Frederick **O'Brien**. Publication en 1921. Thèmes : Voyage, Histoire, Polynésie, Tahiti.
archive.org/details/mystic-isles-of-the-south-seas
Il écrit que dans la plupart des îles polynésiennes qu'il visita, des légendes véhiculent un déluge (tsunami ?) auquel très peu d'hommes échappèrent. Or, ces légendes ne réfèrent à aucune religion. Il ajoute que la langue « classique » de la Polynésie est le maori.

On Growth and Form (en français *Forme et Croissance*) est un livre du mathématicien et biologiste écossais D'Arcy Wentworth **Thompson** (1860-1948).

On the relation of phyllotaxis to mechanical laws par **Church**, A. H. (Arthur Harry), 1865-1937. Publication en 1904. Thème : Phyllotaxie. Éditeur : London, Williams & Norgate.
archive.org/details/cu31924000658470

The curves of life par **Cook**, Theodore Andrea, Sir, 1867-1928. Publication en 1914. Thèmes : Courbes, spirales. Éditeur : London : Constable.
archive.org/details/cu31924028937179

The Light of Asia. Edwin **Arnold** publia *La Lumière de l'Asie*, sous-titré *La Grande renonciation*, à Londres en juillet 1879. Sous la forme d'un poème épique, le livre tente de décrire la vie et l'époque du prince Siddhartha Gautama qui, après avoir atteint l'éveil, devint le Bouddha.
Il écrit que tout clergé inflige une dégradation aux grandes idées dont il a la charge.

The Pipestone Indian Shrine. Ce livre (rare) contient des informations sur un sanctuaire et des légendes indiennes. Un journal local, *The Pipestone Leader* (actuel *Pipestone County Star*), l'imprimait. Non daté, le livre

appartenait à Winifred **Bartlett**, présidente d'une organisation qui militait pour que le site indien de Pipestone (Minnesota) devienne un parc national.
Elle militait pour que l'Amérique en général et les Nations indiennes en particulier retrouvent leur place sur la « carte des temps anciens ». Elle fit don d'une copie du livre à Churchward.

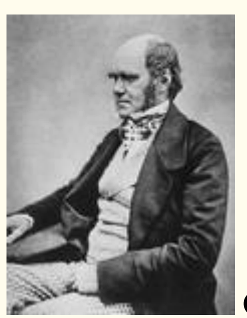
Wonders of the past par John Alexander Hammerton. Publication en 1924. Éditeur : G. P. Putnams Sons, New York and London.
archive.org/details/wondersofpast0000jaha
Dans le volume 1 de son ouvrage, Hammerton cite Edmund Chandler qui s'étonne que les fondateurs d'Angkor ne laissèrent aucune trace dans les traditions véhiculées par le Cambodge moderne.

Ses témoignages

 Sir Robert Chambers (14 janvier 1737 - 9 mai 1803) était un juriste anglais, professeur de droit anglais chez Vinerian et juge en chef de la Cour suprême de justice à Fort William au Bengale.

Chambers n'a laissé aucune publication, bien qu'il ait rassemblé une précieuse collection de manuscrits sanskrits lors de son séjour en Inde.

Churchward le crédite de la découverte d'un traité en sanskrit : le Surya Siddhanta. Ce traité d'astronomie, vieux de plus de 1 500 ans, forme la base des calendriers hindou et bouddhiste.

 On ne présente plus Charles Darwin.

Churchward affirme que Darwin rencontra à Lima, en 1835, un ingénieur dénommé « M. Gill ». Ce dernier soutenait une hypothèse : la stérilité du pays autour des ruines du lac Titicaca pouvait s'expliquer par des cours d'eau artificiels (ou canaux) pour drainer les eaux de la surface.

William Niven (2 octobre 1850 - 2 juin 1937) était un minéralogiste connu pour sa découverte de minéraux, ainsi que d'un ensemble de tablettes controversées au Mexique.
À la fin de sa vie, il expédia les tablettes (invendues) aux États-Unis mais elles n'arrivèrent jamais à destination. De nos jours, les héritiers des acheteurs de tablettes ne se manifestent pas et il ne reste que des croquis de Niven. L'historien Ronald H. Fritze note que « les » archéologues considèrent ces tablettes comme un « canular grossier bien que volumineux ». Pourtant, la volonté de Niven de les vendre lui permit d'approcher des archéologues de son époque.
Churchward précise que Niven se vantait d'avoir intéressé, en 1924, l'archéologue Sylvanus Morley (Institut Carnegie). Il traduisit des croquis de Niven et dans ses trois ouvrages, il présente des éléments (épars) de traduction.

Comparatif cara-maya et maya

La colonne **Vocable** contient le vocable commun aux deux langues. La colonne **Churchward** indique la définition en cara-maya. Enfin, la colonne **Diego de Landa** indique la définition en maya yucathèque.

Vocable	Churchward	Diego de Landa
Al	lourd	pesant, lourd
Be	aller, marcher	chemin, route, marche
Chi	bouche, ouverture	bouche, entrée, ouverture, porte
Ep	obstruction	(non trouvé)
Et	avec	(non trouvé)
Ha	eau	eau, rivière
Hi	boue, argile	reste d'un ancien verbe (avoir et être)
Ho	venir	cité, capitale
Ik	vent, le, lieu, ma, terre, mère, etc.	air, vent, souffle, esprit, courage
Io	tout ce qui vit et bouge	la vie par excellence
Ka	sédiment(s)	fiel
Kam	recevoir	recevoir
La	jusqu'à	oui
Lam	submerger	(non trouvé)
Le	lieu	les, eux, elles
Ma	mère, terre	aucun
Mec	tournoyer	Mech, boîteux
Mu	Mu	(non trouvé)
Nu	pointe, sommet, pic	(non trouvé)
O	ici, là	(non trouvé)
Om	tourbillon	écume
On	circulaire	(non trouvé)
Onon	tourbillon	(non trouvé)
Pa	citerne	(non trouvé)
Pàa	briser, boucher	mur, enceinte, fortification, édifice
Pe	venir, arriver, hors, etc.	(non trouvé)
Pi	placer petit à petit	(non trouvé)
Si	vapeur, froid	(non trouvé)
Ta	où, terre, lieu, plaine, sol	(non trouvé)
Tel	profond, fond	(non trouvé)
Thetheha	étendre	Tetah, choisir
U	fond, vallée, abîme, etc.	le, de lui, lune, mois
Xi	s'élever, apparaître au-dessus	(non trouvé)
Ze	frapper	(non trouvé)
Zi	froid	Pour le froid, on trouve un Ymizui dans l'ancienne langue de Haïti
Zil	berges	(non trouvé)

Sites océaniens

Selon Churchward, des sites océaniens possèdent un potentiel archéologique sous-estimé. On propose une liste non exhaustive regroupée par situations géographiques.

Les îles Cook

En 1929, Churchward affirme que l'île de Rarotonga abrite une route « antique ». En 2019, Cook Island Television News annonce que des archéologues mettent à jour une route antique. Comment Churchward peut-il le savoir 90 ans avant ?

Il affirme également que l'île de Mangaia abrite des vestiges similaires. Pour l'instant, l'archéologie fouille des sites de rituels qui datent de la préhistoire. Enfin, on retiendra le nom de la plus ancienne population des îles (selon les traditions locales) : les Ngariki (Naga-riki ?).

Les Kiribati

Churchward évoque l'île Swallow (carte), aujourd'hui nommé Canton. Il prétend qu'elle abrite une pyramide. Or, de nos jours, le seul indice se limite à un « Pyramid Point » au sud-est de l'île. De plus, dans l'ouest de l'île, un « vaste » quadrilatère de pierre entourerait plusieurs monticules.

Les îles Mariannes du Nord

À l'image de Canton, Churchward soutient que Tinian, une île, abrite également une pyramide. Or, elle se distingue surtout par son site mégalithique de « Guma Taga ».

Les États fédérés de Micronésie

Churchward évoque l'île de Kosrae, anciennement Kusaie. Un satellite de l'île abrite des ruines similaires à celles de Nan Madol. De nos jours, on parle du site

archéologique de Lelu. Sa fondation remonte à la préhistoire et son apogée au 14e siècle de notre ère. La tradition locale évoque une ancienne population « très puissante » qui possédait de « grands vaisseaux » pour voyager durant de « nombreuses lunes ». Enfin, Churchward soutient la présence de ruines similaires à l'extrémité sud-est de l'île de Kosrae elle-même.

Les îles Gilbert (ex-Kingsmill)

Churchward soutient que l'île de Tabiteuea (« Tapiteau », carte) abrite une pyramide.

Hawaï

Sur l'île d'Hawaï proprement dite, à une cinquantaine de kilomètres (dans quelle direction ?) de la ville d'Hilo, le sommet « aplani » d'une colline aurait abrité une terrasse de pierres taillées. En outre, deux blocs de pierres dressées les surmontaient. Selon Churchward, à son époque, il ne restait qu'une dizaine de mètres de « pavage ». Or, le site internet du laboratoire de géoarchéologie local (Hilo, Université d'Hawaï) n'évoque que des carrières préhistoriques.

La Polynésie française

Churchward évoque la présence de ruines dans les îles Marquises. À son époque, il pense même révéler leur existence. De nos jours, le site archéologique le plus connu (et non daté) reste celui de Kamuihei sur la plus grande des îles Marquises : Nuku Hiva (carte).

Chiffre sept

Selon Churchward, le chiffre sept dominait largement les traditions religieuses sur l'hypothétique continent perdu. Il soutient également que les émigrations qui précédèrent la submersion propagèrent largement ce chiffre dans des traditions continentales. On propose une liste non exhaustive regroupée par thèmes.

Les « têtes »

- Le serpent traditionnel à sept têtes du sud de l'Asie, symbole du créateur. La tradition du Cambodge le nomme Naga. Celle de l'Inde le décline sous Caisha ou Narayana. Celle du Yucatan (Mexique) l'appelle Ahac-chapat ou Quetzalcoatl. Dans d'autres traditions, les têtes laissent la place à des rayons solaires
- Les sept rayons Agni de la Perse (sans parler des sept chevaux qui tirent le char du Soleil ou les sept Apris en forme de flammes)
- Les sept pas de Bouddha dès sa naissance
- L'Hydre à sept têtes qui succomba sous les coups d'Hercule

Les villes

- Les sept villes principales du continent dévastées par une supposée « étoile de Bal » (une météorite ?). Il les lie à d'autres traditions de « sept villes sacrées » : celle des Indiens Pueblos et celle des Ouïghours (Chine)
- Les sept « grottes » d'origine de la population nahuatl (Mexique, Salvador, États-Unis, Nicaragua, Guatemala, Canada)
- Les sept populations sauvées du déluge d'une tradition des îles Marquises (Polynésie)

Les écrits

- Les sept écrits sacrés (« source » : les hypothétiques tablettes)
- Les sept Rishis de l'Inde, dépositaires supposés de ces écrits

- Les sept vases cérémoniels de Babylone
- Les sept lampes de l'Arche d'alliance (sans parler des sept branches du fameux chandelier)

Les périodes

- Les sept périodes de la création sans lien avec des « jours » (« source » : les hypothétiques tablettes)
- Vishnou prédit sept jours de déluge à Satyravata
- Dieu prédit sept jours de déluge à Noé
- Les sept jours de la semaine (dont l'utilisation remonterait au moins à l'épopée de Gilgamesh)